

PERSONNALITÉ ET RÉGIMES POLITIQUES

PAR

Eugène ENRIQUEZ

Professeur à l'Université de Paris VII

Pendant longtemps le rapport du leader à ses collaborateurs et au groupe, plus ou moins étendu qui le suit et lui obéit, a été occulté dans les recherches sociologiques. Ce n'était pas le cas dans les autres disciplines : la psychanalyse avec Freud a insisté sur le lien libidinal et mortifère qui unit la personne centrale à la foule ou à l'organisation, la psychologie sociale expérimentale a étudié les conséquences des différentes formes de commandement sur le climat et l'efficacité des groupes au travail, la science politique s'est intéressée à la manière dont les hommes politiques exerçaient leur pouvoir, la psychologie des foules s'est passionnée pour les relations des masses au meneur.

Les sociologues en se centrant principalement sur la dynamique des classes sociales et sur les grandes déterminations économiques ont été amenés à minimiser sinon à faire disparaître le rôle du sujet dans la construction de la société ainsi que de l'impact du "grand homme" (pour reprendre le terme de Freud) sur le fonctionnement de la cité. Pour eux, les individus "exceptionnels" étaient simplement le produit de l'action socio-historique des masses ou des classes. La psychologie personnelle des dirigeants importait peu. Leur comportement ne pouvait être que celui prescrit (même silencieusement) par leur position dans la structure sociale.

Une telle perspective a pu avoir sa légitimité. En effet comme le pense Castoriadis, "*les processus psychogénétiques présupposent logiquement et réellement les processus purement sociaux*" qui sont déjà institués et que, donc, les individus trouvent préformés à leur naissance.

Mais que le social soit déjà là ne signifie pas pour autant que certains hommes, après avoir noué des alliances avec d'autres, ne puissent pas modeler et transformer la situation historique suivant leurs projets, leurs divisions, désirs ou leurs délires. De plus, certaines époques réclament un style de leadership qui implique de la part des individus un mode de rapport spécifique du monde : par exemple, de type paranoïaque ou pervers. Aussi, même si les sujets ne sont pas susceptibles d'être caractérisés comme tels à partir de l'examen de leurs traits personnels, il n'empêche que s'ils veulent avoir une action, ils devront se conduire suivant ce modèle. Ainsi c'est moins la psychologie individuelle qui est importante que la figure de maîtrise qui est exigée des responsables s'ils désirent atteindre les buts qu'ils se sont donnés. Il s'agit donc de mettre en relief les formes typiques de domination qui ont plus de chances d'obtenir les résultats escomptés, à des périodes historiques précises. Elles s'incarneront dans des individus qui, du fait de leur histoire de vie, de leur économie pulsionnelle et de la structure de leur personnalité, leur donneront une coloration singulière et qui seront, en conséquence, irréductibles les uns aux autres.

Cinq formes typiques peuvent être recensées : celles des maîtres charismatique, bureaucratique, technocratique, stratégique et démocratique. On se demandera, d'ailleurs, concernant ce dernier cas, s'il est encore possible d'évoquer la volonté de maîtrise ou si on ne doit pas plutôt évoquer le désir d'échange et de partage aussi ardu soit-il à mettre en application.

I - LA FORME CHARISMATIQUE

Depuis Weber nous savons que c'est celle que revêtent les prophètes, les chefs de guerre, les révolutionnaire et plus généralement tous ceux qui se vivent comme des leaders "totémiques" (pour reprendre l'expression de S. Moscovici) ayant pour projet de refonder la société et de lui assurer une cohérence pratiquement absolue ou/et de faire triompher leur grand dessein. Ce sont des êtres mus par une "éthique de la conviction" (M. Weber), sûrs de servir la seule cause qui mérite de se sacrifier pour elle. Cette éthique est une éthique du tout ou rien qui n'admet pas les nuances considérées comme des marques de faiblesse et qui recourt à n'importe quel type de moyens à la condition qu'ils permettent d'atteindre la fin désirée, toujours, naturellement, considérée comme bonne. Une telle éthique pose ainsi un problème bien évoqué par M. Weber : "*Pour atteindre des fins « bonnes » nous sommes la plupart du temps obligés de compter avec, d'une part des moyens moralement malhonnêtes ou pour le moins dangereux, et d'autre part la possibilité ou encore l'éventualité de conséquences fâcheuses. Aucune éthique au monde ne peut dire, non plus, à quel moment et dans quelle mesure une fin moralement bonne justifie les moyens et les conséquences moralement dangereuses*". Pourtant de telles préoccupations sont absentes chez les hommes de conviction. En effet ce sont souvent, comme le dit Freud, "*des illuminés, des visionnaires, des hommes souffrant d'illusion, des névrosés et des fous. Ils ont de tout temps joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. De telles per-*

sonnes ont exercé une influence profonde sur leur temps et sur les temps ultérieurs, ils ont donné l'impulsion à d'importants mouvements culturels et fait de grandes découvertes. Ils ont pu accomplir de tels exploits, d'une part grâce à la partie intacte de leur personnalité, c'est-à-dire malgré leur anomalie, mais d'autre part ce sont les traits pathologiques de leur caractère, leur développement unilatéral, le renforcement normal de certains désirs, l'abandon sans critique et sans frein à un seul but qui leur donnent le pouvoir d'entraîner les autres dans leur sillage et de vaincre la résistance du monde" (Freud et Bulitt). Ces hommes sont donc pris dans le phantasme de la maîtrise totale des choses et des êtres, dans le désir de recreation du monde qui les amène à nier l'altérité de l'autre et à ne pas s'interroger sur leurs limites et sur leur manque. Aucun travail de deuil ne les tarade, aucune perte ne leur semble admissible. Ils veulent tout, tout de suite et ils feront le maximum pour transformer leur rêve (ou leur cauchemar) en réalité. Michel Serres va plus loin encore que Freud lorsqu'il écrit : *"Je ne dis pas : il y a des fous dangereux au pouvoir et un seul suffirait. Je dis bien : il n'y a au pouvoir que des fous dangereux. Tous jouent au même jeu et cachent à l'humanité qu'ils aménagent sa mort sans hasard"*. Même si on ne partage pas complètement une telle opinion, il n'empêche qu'elle montre bien que de tels individus, enfermés dans le narcissique le plus violent et le plus excessif, sont insensibles au déni possible que peut leur opposer la réalité et sont donc incapables d'accepter celle-ci, ce que font tous les jours les "hommes sans qualités". Ils sont d'autant plus portés à penser qu'ils seront suivis qu'ils ont une conception passive du peuple, constamment assimilé à une foule d'adorateurs (qui pense s'adorer *"dans la personne d'un seul"* comme l'écrit H. Broch), elle-même le plus souvent comparée à une femme. Les citations suivantes sont probantes. Mussolini déclare : *"les foules aiment les hommes forts, la foule est comme une femme"*. Hitler : *"Le peuple est dans sa grande majorité de disposition à tel point féminine que ses opinions et ses actes sont conduits beaucoup plus par l'impression que reçoivent ses sens que par la réflexion pure"*. Napoléon : *"Je n'ai qu'une passion, qu'une maîtresse, c'est la France. Je couche avec elle"*. Ces individus partagent sans doute l'opinion de Proudhon : *"La femme ne hait point d'être un peu violentée, voire même violée"*, ou de Le Bon (même s'ils ne les ont pas lus) selon lequel les foules sont féminines et réclament un maître pour les dompter.

Aussi pour asseoir leur pouvoir ils se comporteront comme de véritables *magiciens* capables d'hypnotiser (la capacité hypnotique des meneurs a été fortement soulignée par Le Bon, Tarde, Freud) et de fasciner le peuple. Un tel magicien se vit comme un pôle idéal et qui doit être idéalisé par ceux qui l'écoutent car il ne parle pas en son nom propre mais au nom d'une instance transcendante (Dieu, la Nature, l'Etat) qui doit communiquer un message urgent et qui l'a investi comme porte-parole. Son discours est donc légitimé par un garant méta-social (A. Touraine). Ce magicien est un homme du *mythe*. Il raconte la souillure du monde et rappelle aux hommes qui l'écoutent qu'ils sont coupables d'avoir laissé à leurs ennemis (les non croyants) la possibilité d'avilir leur nation ou leur groupe, mais en même temps ils les lavent de cette culpabilité en désignant les ennemis voués à la liquidation finale et en évo-

quant pour les siens la rédemption sinon même la résurrection. Il réengendre parthénogénétiquement ses fidèles par la vertu de sa seule parole. Homme héroïque, homme du verbe créateur, incarnant le "phallus originaire", il transforme les "petits hommes" en futurs héros, capables des plus hautes actions. De ce fait il substitue une généalogie culturelle à la généalogie naturelle et sociale. Son discours s'énonce à la fois comme un discours d'amour et un discours de l'impossible. Discours d'amour : comme l'écrit Freud, "*Dans l'Eglise (par exemple)... prévaut... le mirage (illusion) qu'un chef suprême est là... qui aime tous les individus de la foule d'un égal amour. De cette illusion tout dépend*". C'est parce que ce discours d'amour va du chef à ses disciples que ceux-ci lui apporteront à leur tour leur amour et pourront s'identifier les uns aux autres et contribuer au triomphe de la cause. Quoi de plus exaltant que d'être aimé par un être en dehors du commun qui vous élève, vous installe dans la communauté des croyants et vous donne également le droit de haïr tous ceux qui ne méritent pas que le discours d'amour leur soit adressé.

Discours de l'impossible : la parole va parler directement à l'inconscient et à l'imaginaire des individus. Nous savons depuis *L'interprétation des rêves* que l'inconscient ignore la contradiction, la négation, la temporalité, l'impossible, la différence des sexes et des générations. Or que dit le discours d'un Hitler par exemple : que chacun peut devenir un héros, devenir le fils d'Hitler, devenir semblable à lui, faire partie de la race des seigneurs, "*avoir du beurre et des canons*". Non seulement il fait appel au phantasme de toute puissance tapi au plus profond de chaque être humain, mais il invite à le réaliser. Ce discours développe chez ceux qui l'écoutent la passion érotomaniaque puisque l'érotomanie quand elle concerne l'homme se porte sur celui qui est idéalisé comme "l'homme de bien" (le sauveur, le rédempteur) et se complait dans la fascination mortifère de la passivité. Comme le pensait Pascal, "*le pouvoir fascine les imaginations. Il agit par son objectivation fantomatique, par la poussière qu'il dispose quotidiennement sur les cerveaux*". Si on ajoute que le magicien sait se donner à voir dans toute sa splendeur, dans des fêtes éblouissantes et surprenantes, dans de grandes commémorations, sait donc faire preuve de "théâtralité", on comprend bien qu'il puisse provoquer une soumission volontaire et enthousiaste, un masochisme fonctionnel sinon même une aliénation totale. Cet homme se place dans la sphère du sacré, du numineux, il fait vivre les croyants à "haute température", il les sort du quotidien pour les plonger dans l'Histoire et dans le mythe. Aussi est-il un véritable hypnotiseur et arrive-t-il à provoquer une "union mystique" et donc un "abandon amoureux illimité".

Un tel leader charismatique se situe dans le registre de la paranoïa. Comme nous l'avons dit, peu nous chaut de savoir s'il est pathologiquement paranoïaque, le point essentiel est qu'il construit une forme paranoïaque et cela d'autant plus facilement qu'il existe une relation d'essence et non pas seulement d'existence entre système de pensée paranoïaque et système social, puisque la paranoïa ne parle que du social.

Naturellement une telle forme ne peut s'instaurer qu'à certains moments historiques. Il faut que le désordre s'installe, que le chaos menace, que l'angoisse monte, que les repères s'effondrent, que la situation apparaisse injuste, infligeant un châtement disproportionné à la faute, pour que les hommes se sentant abandonnés, n'ayant plus de représentations de leur avenir ou n'en ayant qu'une vision catastrophique, confient leur destinée à celui (ou ceux) qui développe une doctrine ou une religion qui fonctionnent comme des réducteurs d'angoisse. Ils suivront alors ceux qui leur promettent un avenir radieux, qui leur redonnent confiance en eux-mêmes, qui énoncent un idéal que tout un chacun peut faire sien, qui se font fort, avec leur aide, dans une relation duelle amoureuse, de transformer le cauchemar en rêve. Certes, ils se rendront compte, parfois trop tard, que bien d'entre eux pourront être sacrifiés à la cause. Mais même s'ils en avaient pris conscience plus tôt, ils auraient été prêts au sacrifice. Comme Freud le note : *“La satisfaction qu'un idéal accorde aux participants est donc de nature narcissique, elle repose sur l'orgueil de l'action accomplie”*.

Lorsque revient le temps de la gestion quotidienne, le langage paranoïaque perd son attrait quand il ne tombe dans le ridicule. Le charismatique paranoïaque a besoin de *“l'effervescence sociale”* (Durkheim), des *“passions surexcitées”* (Marx), le calme lui est définitivement fatal.

II - LA FORME BUREAUCRATIQUE

Pour la mise au point de cette forme, également c'est Weber qui a ouvert la voie. Elle se concrétise dans la figure du légiste qui assure le respect des contrats et qui adopte une conduite réfléchie, mesurée et prévoyante. Pour lui le seul pouvoir possible est le pouvoir rationnel, légal.

Rationnel dans la mesure même où il est nécessaire dans une société complexe, de licencier définitivement l'arbitraire, l'intuition, l'enthousiasme car ils amèneraient les individus à ne suivre que le chemin de leurs désirs et de leurs pulsions, autrement dit de leurs passions et donc d'aboutir à la guerre de tous contre tous évoquée par Hobbes.

Légal, dans la mesure même où l'ensemble des citoyens doivent connaître leurs droits et leurs devoirs afin de pouvoir anticiper les actions d'autrui, de se situer dans une structure toujours limitée et de vivre pacifiquement.

Un tel pouvoir s'inscrit donc dans un univers de normes, de lois, de règles fixes, dans une organisation où les postes de chacun sont définis et connus officiellement, et s'appuie sur une compétence technique attestée par des diplômes ou une expérience professionnelle éprouvée. Le pouvoir de chacun (qu'il vaut mieux nommer d'autorité), est formel, impersonnel, fonctionnel et naturellement limité.

Sa source de légitimation est l'ordre social opérant sous l'égide de la raison considérée depuis la fin du XVIII^e s. comme le seul bien commun à tous les êtres humains et permettant à chacun d'être semblable aux autres et de devenir ainsi une entité abstraite. La vision du monde sous-jacente est celle d'un monde intrinsèquement bon, sans contradiction ni conflit (ou n'admettant à la rigueur que des conflits institutionnalisés c'est-à-dire solutionnables par l'application de règles strictes ou par la discussion argumentée sans passion) qui fonctionnerait comme une machine bien huilée. L'histoire est ainsi congédiée, l'immobilité est la norme. "*Je hais le mouvement qui déplace les lignes*" (Baudelaire). Tel est le credo du bureaucrate. Le phantasme sous-jacent est donc celui de la rationalisation intégrale des êtres et des choses.

Pourtant si on y regarde plus près il s'agit moins dans un tel cas du triomphe de la raison que de sa forme simplifiée : la rationalité instrumentale. Or la rationalité instrumentale ne renvoie qu'à la seule rationalité des moyens eu égard aux fins proposées. Un tel énoncé neutre signifie l'adéquation technique des moyens aux fins, à partir d'un calcul coût/avantage qui ne prend en compte que des éléments mesurables et pondérables. De ce fait sont laissés de côté toutes les variables (humaines, sociales) qui ne peuvent entrer dans un système d'équations ou d'inéquations. Seuls comptent les éléments chiffrés. Mais même dans un tel cas rien n'est dit sur la manière même dont sont choisis les chiffres (un chiffre n'étant jamais une donnée, mais un construit social investi donc d'une manière différente par les diverses sociétés). Autrement dit, sous cet énoncé, ce qui est proclamé silencieusement est l'occultation de la référence sociale (pourtant directement opérante dans la construction et le choix des variables) et par voie de conséquence de la référence psychique et de la référence éthique.

De plus la question de la rationalité des fins n'est pas posée. Cette évacuation a une signification précise : la fin est déterminée soit par une personne centrale, soit par un groupe dominant qui donne l'illusion de parler au nom de la raison et qui, en fait, impose ses vues à l'ensemble d'une collectivité, tenue dans l'ignorance et le silence.

On peut mieux donc voir ce qui est sous-jacent à ce phantasme c'est celui d'un monde parfaitement hiérarchisé, et où la hiérarchie ne peut être interrogée, fondé sur l'idée d'un temps mesuré permettant d'évaluer la productivité de chacun dans le travail qui lui est assigné, un monde donc où l'uniformisation est le but visé, la soumission le résultat escompté et ce que Freud appelait "*la compulsion à la répétition*" le mécanisme de fonctionnement.

Dans un tel univers ne peuvent véritablement "s'épanouir" (!) que les individus mus à la fois par l'obsessionnalité et par un clivage particulièrement rigide (ou qui est devenu tel) de la personnalité.

L'obsessionnel se caractérise par un respect total de la règle pour la règle. Il lui importe peu de savoir si la règle est applicable ou si elle est absurde (pour lui, d'ailleurs, on peut penser qu'une telle question de ne pose pas).

Alors que l'homme charismatique, paranoïaque a des pulsions fortes et se réfère à un idéal, le bureaucrate se soumet à l'instance de la personnalité la plus extérieure à l'être humain : le sur-moi. Le sur-moi est formé chez l'individu par l'intériorisation, au plus profond de lui-même, des interdits familiaux et des interdits sociaux. Freud avait d'ailleurs comparé cette instance à "*une garnison occupant une ville*". Les contestataires de 1968 avaient proclamé qu'il fallait enlever "*le flic que chacun avait dans son cerveau*". Certes il n'est pas possible de vivre avec les autres, dans une société où le droit est reconnu, sans que le sur-moi manifeste ses exigences (celui-ci constituant et la conscience morale et la conscience sociale). Mais lui donner toute la place et faire disparaître toute autonomie et toute originalité est une autre affaire. C'est ne penser qu'au travers des pensées des autres (et surtout des dominants) et se conduire en tout comme un conformiste ou comme, au moins un ritualiste. Allons même plus loin : comme un fétichiste. Car le respect de la règle pour la règle renvoie à l'*amour* pour cet objet partiel qui devient paré de toutes les vertus. Le bureaucrate, théoriquement sans passion, est dans la réalité un adorateur de la règle et de ceux (les dominants) qui la promulguent. S'il a opté pour "*la servitude volontaire*" (La Boétie) c'est que celle-ci lui permet de ne pas se poser de questions sur lui-même, de ne pas prendre de risques, d'opérer la réduction de tension maximale et en même temps de savoir qu'il sera récompensé pour sa soumission masochiste à la règle. Sa passion pour la règle lui ouvrira le chemin des plus hautes carrières. Il aura prouvé qu'il est l'homme de l'establishment, de l'organisation et celle-ci lui rendra son amour en prestige, en argent, en postes honorifiques.

C'est pour cela qu'il sera toujours extrêmement scrupuleux, pieux (l'organisation et la règle étant pour lui des structures sacrées), méticuleux. Il essayera toujours de faire le mieux possible. Il ne se demandera pas si l'ordre peut être questionné par sa propre pensée. Comme le dit W. Reich, il méprise sa pensée et admire la pensée des grands hommes. Cela lui procure une réassurance narcissique car il fait ce qui doit être fait de la manière même dont cela doit être fait. Comme le dit E. Fromm : "*Il a peur de la liberté*".

Si chaque sujet est toujours un sujet divisé, soumis à un processus de clivage, le bureaucrate est clivé de façon si rigide qu'il en devient schizoïde sinon schizophrène. En effet pour lui le monde privé et le monde public n'ont aucun point de contact. Dans sa vie quotidienne, il peut se laisser aller à ses passions, aimer femmes et enfants, être sensible à la musique de Schubert ou de Mozart. Dans sa vie publique, il est ce petit fonctionnaire banal tel que l'a décrit H. Arendt lorsqu'elle a étudié le cas du criminel de guerre, Eichmann. Il peut donc accomplir les pires atrocités. Il ne les envisagera que comme du travail bien fait, rationnellement et scrupuleusement. Comme l'obéissance est devenue une deuxième nature et qu'il ne se sent pas responsable des actes qu'on lui a ordonnés, il ne comprendra jamais les reproches qu'on peut lui adresser. Il n'a fait que *répéter* ce qu'on lui a dit. Il ne sait pas qu'en acceptant de ne jamais s'interroger, de ne jamais inventer, de se laisser aller à la compulsion de répétition, non seulement il porte la mort en lui (il se comporte comme un véritable zombie) mais il la déflecte sur les autres et il ne sait faire que cela. Et

compte-tenu de son clivage, il n'est jamais traversé par un sentiment de culpabilité.

G. Devereux a bien montré que notre civilisation donnait naissance, du fait même des *séparations rigides* qu'elle impose, à des personnalités schizo-phrènes. Le bureaucrate en est l'image typique. Son autorité qu'il tient toujours par délégation d'un pouvoir supérieur peut donc être encore plus terrifiante que celle du chef charismatique car le monde qu'il met en œuvre est un monde sans hommes où chacun n'est que l'outil dont se sert l'organisation dont il est le fidèle serviteur.

III - LA FORME TECHNOCRATIQUE

Mais le bureaucrate ne peut exercer son pouvoir que dans un monde calme, répétitif, dans lequel entre les comportements prescrits et les conduites effectives, l'écart est extrêmement réduit. Lorsque l'univers se transforme sous le coup des innovations scientifiques et technologiques, lorsque la compétition devient plus rude et se mondialise, lorsque les produits comme les mœurs deviennent rapidement obsolètes, le bureaucrate doit progressivement laisser sa place à un homme mieux adapté à cette nouvelle donne : le technocrate.

La technocratie, forme à laquelle appartient cette dernière figure fonde sa légitimité sur la croyance en la toute-puissance de la science et de la technique. Le pouvoir, cette fois-ci, repose *uniquement* sur la possession du *Savoir* qui devient ainsi la nouvelle instance sacralisée. Il ne s'agit pas, comme pour le bureaucrate, en un savoir limité, précis, permettant la bonne occupation d'une fonction ou d'un poste. Ce dont il est question c'est d'un savoir d'*expert* qui se décline sous deux modes : une connaissance et une maîtrise *non contestable* et une discipline considérée comme étant de pointe à un moment historique donné (depuis les années 60, c'est l'économie et en particulier l'économie mathématique qui remplit ce rôle, plus récemment ce sont les techniques de l'information et de la communication, rejointes depuis peu par les biotechnologies) ; une connaissance suffisante des propriétés générales des autres disciplines permettant au technocrate de savoir comment s'en servir et comment utiliser les autres experts, autrement dit comment les "*manager*".

La force de la technocratie c'est d'apparaître à la fois comme la forme privilégiée de l'expertise centrale et de la capacité de synthèse qui doit favoriser la coopération harmonieuse des hommes faisant partie de l'équipe du technocrate. Nous voyons ainsi une nouvelle caractéristique de cette forme : alors que le bureaucrate est un homme isolé dans son travail, le technocrate est toujours un animateur d'équipe à qui la connaissance aiguë d'une spécialité avancée apporte le rayonnement nécessaire à la direction d'une équipe pluri et si possible inter disciplinaire.

D'où le côté apparent plus humain du technocrate. Ce n'est pas un homme de bureau, au contraire il sait nouer de bonnes relations avec ses hommes, même si ce sont des relations surtout professionnelles et il sait donner de lui une image positive. On pourrait avancer qu'il pratique un *charisme à l'envers*. Autant le chef charismatique est lointain et entouré de mystère, autant le technocrate pratique la proximité, les conférences de presse improvisées, se montre dans sa vie quotidienne (ex. Giscard d'Estaing prenant le métro et jouant de l'accordéon, Pompidou se promenant en pull-over à Carjac). Le discours implicite envoyé à la population est clair : "malgré mon intelligence, non seulement je travaille en équipe mais je suis un être comme vous, m'habillant comme vous, partageant vos plaisirs et vos peines". Un tel message se comprend car le technocrate est souvent perçu (d'ailleurs à juste raison) comme un être tellement sûr de lui qu'il en est méprisant et qui ne consulte les autres que pour leur donner l'impression d'être entendus sans véritablement avoir l'intuition d'écouter leur avis. De plus alors que le chef charismatique est toujours porteur d'un grand dessein et se conduit toujours (même le plus médiocre) quelque peu en prophète et en guerrier, le technocrate se veut l'homme de la *gestion* quotidienne, des décisions raisonnées après de larges consultations, basées sur des calculs sophistiqués (le technocrate croit à la mathématisation du réel) sur une étude approfondie de l'évolution des divers indicateurs économiques, sociaux, humains même parfois. Il a un aspect rassurant, il n'entraînera personne dans une guerre, il ne se vouera à aucune cause sauf à celles de la raison, de la croissance économique et de l'élévation du niveau de vie, considérées comme les moteurs du bonheur individuel et du bien commun. Enfin, au lieu, comme le charismatique et le bureaucrate, de centraliser les décisions, il sera partisan d'une décentralisation des décisions mineures. Il sait (ou il espère) ainsi que celles-ci ayant des chances d'être plus pertinentes car prises plus près du niveau d'exécution, que les collaborateurs ou subordonnés lui sauront gré de leur octroyer ainsi une parcelle de pouvoir et de les impliquer. Il espère que ces derniers se contenteront de ces responsabilités, lui laissant ainsi le temps de se consacrer aux décisions politiques essentielles, les seules, à ses yeux, qui méritent du temps et de l'effort.

Pourtant, sous son allure débonnaire ou, à tout le moins, calme et décidée, se terre une volonté extrêmement forte de construire un monde semblable à celui qu'il imagine à partir des modèles logico-mathématiques qui forment son imaginaire. En fait le technocrate pense, comme l'a évoqué un jour Alain Touraine, qu'il est capable de faire le bonheur des autres, sans eux, au besoin contre eux mais jamais avec eux.

On peut dire qu'il est mu par un imaginaire pervers (le pervers étant celui qui déclare en savoir plus long que l'autre sur les sources de la jouissance d'autrui) qui vise à résoudre la question de l'altérité en la niant. Cet imaginaire est constitué de cinq éléments fondamentaux qui s'imbriquent les uns aux autres.

a) *Le défi au réel*

Le monde réel n'intéresse pas le technocrate. Ce qu'il désire c'est de transformer le monde en le maîtrisant. Il se situe sous le registre du phantasme de la maîtrise totale, qui implique la rationalisation intégrale des comportements humains. Aussi ne voit-il la société qu'au travers des plans et des programmes qu'il a élaborés avec ses collaborateurs. Si la réalité s'avère différente, plus complexe, le modèle ne sera pas soupçonné mais au contraire la scène du réel. Il fera tout ce qui lui est possible (en utilisant la séduction, la manipulation ou même, en dernier ressort, le recours à la violence) pour faire que la réalité puisse être réintégrée dans le schéma proposé. C'est un homme de conviction mais sa conviction le rend aveugle à ce qui se situe comme un obstacle à sa volonté de changement.

b) *Le langage de la science*

Il fonctionne sous l'égide de l'idéologie de la science et de la technique perçues par lui comme le langage de la *vérité*. Il ne peut donc concevoir que quelqu'un puisse de bonne fois s'opposer à ses projets qui ont pour but le progrès économique et social dont il se veut le garant. L'aphorisme de Saint-Simon guide son action (même s'il ne le connaît pas) : "*Le jour où le monde sera dirigé par les savants et les producteurs* (autrement dit ceux qui appliquent la science à la vie des entreprises, n. de l'a.), *alors il n'y aura plus de problème d'obéissance car les hommes n'obéiront plus à d'autres hommes, ils obéiront à la vérité impersonnelle*". Comment quelqu'un pourrait-il donc, à moins de vouloir protéger ses intérêts catégoriels, s'opposer à la vérité impersonnelle ! En fait, en privilégiant le langage de la science, il donne un privilège exorbitant au savoir opératoire sur le savoir désintéressé, il a une conception du savoir non contestable, il veut tout maîtriser même la psyché des autres et ils les met ainsi dans une situation d'aliénation totale.

c) *L'idéalisation de l'organisation et de l'instrumentalisation*

Le pervers, on le sait, ne peut voir son désir satisfait que lorsque celui-ci est rigoureusement organisé, lorsqu'il respecte un rituel minutieux et en passe par la médiation des instruments. Certes le jouet ou les outils de torture du pervers pathologique cèdent la place aux ordinateurs, à la robotique, aux techniques audiovisuelles ou mathématiques, aux règles, aux procédures, aux normes quand il s'agit du pervers technocrate. Pourtant la similitude est grande. Le pervers technocrate a besoin pour vivre, pour jouir, pour assurer sa domination, d'organisation et d'instruments qui assignent à l'autre sa position de dominé, de manipulé ou de séduit.

d) *Un monde constitué d'objets*

Ainsi le seul rapport que le pervers peut concevoir, c'est non pas un rapport à un autre précis et individué, qui exprime ses propres désirs et sa volonté, mais au contraire un rapport aux objets auxquels il est seul capable de

donner la vie. Il fera donc en sorte que les être humains deviennent, le plus possible, des objets adoptant des comportements standardisés requis par la bonne application des techniques et ne se manifestant que comme des éléments toujours remplaçables et permutable d'un jeu dont il a seul le secret. Le pervers se situe donc comme un agent de la castration ne pouvant instituer qu'un rapport sado-masochiste même si celui-ci n'est pas perçu par ceux qui y sont soumis. En effet, comme l'a évoqué A. Touraine, le technocrate "*séduit, manipule et intègre*" et bien des être se laissent prendre aux pièges subtils qu'il leur tend en leur faisant croire que son action peut répondre à leurs désirs les plus profonds et qu'il les considère comme "partie prenante" dans la conduite des affaires de la cité.

e) *L'économie comme valeur suprême*

Comme nous l'avons écrit antérieurement, ce qui intéresse le pervers technocrate "*c'est ce qui peut s'inscrire sous forme quantifiable, comptabilisable... Ce sont les comptes d'exploitation, le bilan, c'est la stratégie économique (qui réalise la stratégie du désir)... L'acte capitaliste qui est fait, par l'argent, pour l'argent, devient totalement soumis à l'argent qui tend à devenir autonome et à assumer la place qui était autrefois occupée par le destin. Le pouvoir pervers, c'est celui de l'économie comme seule réalité, celui de la réification des rapports humains, de la transformation, de la scène de l'histoire où des sujets pensent et agissent en scène du triomphe des instruments de maîtrise de la nature et des hommes*".

Le social, l'humain (dans son *altérité*) ne rentrent donc pas dans ses préoccupations. Si, parfois, il daigne s'en préoccuper, c'est lorsque les conséquences sociales de son action s'avèrent inquiétantes pour le maintien du tissu social, lorsqu'il n'a pas réussi à assurer durablement et simultanément "la croissance économique et le progrès social" (tel est son mot d'ordre et le levier de son action) lorsque la société du bien-être pour tous et du remplacement du conflit de classes par la seule "*satisfaction querelleuse*" (pour reprendre l'expression imagée de R. Aron) a de la difficulté à se maintenir, lorsque le bonheur programmé ne fait plus vraiment partie de la réalité et qu'enfin la guerre économique dans laquelle il a installé la nation ne donne plus les dividendes escomptés. Alors il tâchera, soit par des promesses vagues, soit par des mesures limitées, de fournir quelques satisfactions à ceux que ses décisions ont lésés. Mais il ne reviendra jamais sur ses orientations puisqu'il connaît, même contre la réalité, ce qui est bon pour l'ensemble de la nation.

Son assurance tranquille n'est jamais soumise au doute. Il n'est pas traversé d'interrogations. La psychanalyste J. Mac Dougall caractérise ces personnes de "*caractériels de type normal*". Elle écrit à leur propos : "*Le caractériel de type normal s'est créé une carapace qui le protège de tout éveil à ses conflits névrotiques et psychotiques. La saveur de la madeleine ne déclenche rien chez lui et il ne perdra pas son temps à la recherche du temps perdu. Mais il a quand même perdu quelque chose. Cette normalité est une carence qui frappe la vie fantasmatique et qui éloigne le sujet de lui-même*" et

on peut ajouter "des autres". C'est effectivement un individu "sans état d'âme", qui "ne rêve pas". Il s'assure le dévouement du peuple, qui est attiré par les hyper-normaux (comme par les "fous" de pouvoir) lorsqu'ils sont à même de le combler de bienfaits. Mais que la réussite économique vienne à manquer et le peuple lui trouvera tous les défauts qu'il avait su si bien masquer.

IV - LA FORME STRATÉGIQUE

Le technocrate a comme credo la rationalité illimitée et la programmation à long terme. Or depuis une quinzaine d'années ce credo a été quelque peu mis à mal. Le ralentissement de la croissance économique, le développement d'une société duale et de l'exclusion sous toutes ses formes, la perte de repères identificatoires (la réussite économique ne pouvant plus être considérée comme l'équivalent du bonheur humain), le manque de perspectives sur l'avenir, a amené la création d'une nouvelle forme de maîtrise : la maîtrise stratégique (certes cette forme existe depuis longtemps mais elle n'avait pas encore acquis ses lettres de noblesse). Le stratège donc va prendre acte de la diversité du monde, de l'impossibilité de son appréhension totale. Le stratège voit le monde à la fois comme un théâtre où il doit bien jouer son rôle, comme un jeu parfois à somme nulle, parfois à somme non nulle où il devra identifier ses adversaires et construire des alliances et où tous les coups sont permis et également comme un sport impitoyable qui exige de lui des performances chaque jour plus importantes. Aussi doit-il être suivant la terminologie actuelle, un "battant", un "gagneur" et même, dans certains cas, un "tueur". Lorsqu'il doit "tuer" il le fera de manière "cool" car il ne s'agit jamais de détruire définitivement son adversaire, celui-ci pouvant un jour lui être utile et devenir son partenaire pour affronter un nouvel et temporaire ennemi. Aussi le stratège n'a-t-il jamais de véritables amis (ceux-ci étant susceptibles de nuire, un jour, à ses intérêts) il n'entretient que des relations changeantes et mouvantes.

On comprend l'émergence d'une telle forme dans un monde allant dans une (ou des) direction imprévisible (les maîtres de la prospective ayant montré les limites de leurs capacités anticipatrices) et où chacun est interpellé dans sa propre capacité à la survie. La seule valeur devient le sport pour le sport, la performance pour la performance : qui n'est pas un gagneur peut devenir rapidement un perdant et rejoindre un jour la cohorte des exclus.

Il faut noter que si la forme technocratique est réalisée par une élite constituée à partir de son éducation dans les grandes écoles et par sa participation aux grands corps de l'Etat et aux cabinets ministériels, au contraire la forme stratégique doit être adoptée par "l'homme sans qualités" (R. Musil), donc par "n'importe qui". Tous stratèges, tel est le nouveau mot d'ordre. Effectivement les individus doivent être continuellement sur leur "qui-vive" car tous les coups étant permis ils peuvent perdre au moment même où ils pensent gagner. Aucune catégorie professionnelle, aucun statut n'est protégé. Il faut dans ces conditions des individus capables de s'adapter et de se former inlassablement,

afin de ne pas être surpris par des processus inconnus et de ne pas être en mesure de les maîtriser au mieux. Ces joueurs perpétuels ne peuvent être des hommes de conviction. Ils doivent, pour se maintenir et s'élever, être aptes à adopter des identités multiples suivant les circonstances. Ils finissent par devenir (s'ils ne le sont dès le départ) des personnalités à faux "self" (D. Winnicot). Ce qui compte, c'est leur présentation et leur prestation dans le moment donné. Ils fonctionnent "comme si" ils étaient intéressés, touchés par les autres ou "comme si" leur travail les passionnait véritablement. En fait ils sont surtout sensibles à eux-mêmes, à leur "*ego grandiose*" (O. Kernberg) dans la mesure même où ils ne peuvent gagner qu'en faisant de leur narcissisme la seule loi. Ils éviteront donc toute blessure narcissique. Naturellement, dans cette guerre feutrée à outrance, il ne peut y avoir *que peu d'élus*. Chacun aura, dès lors, à cœur d'écrire la pièce la plus convaincante, d'assurer la mise en scène la plus "médiatique" et d'être l'acteur le plus applaudi. Son théâtre est son terrain de sport et de combat. Pour être sûr d'être le plus populaire et le plus choisi, il développera des techniques de séduction. Il sait que le pouvoir, comme le dit Balandier, doit retrouver sa fonction essentielle, "*celle du désamorçage des angoisses et des peurs*". Il doit donc apparaître à la fois comme un être d'exception et un être proche. Être d'exception en tant que père ou grand frère ayant réussi (sans, dit-il, avoir des aptitudes particulières mais par sa volonté et son travail) proposant toujours le thème du rassemblement ou du consensus. Être proche car les idéaux annoncés, les programmes développés ne doivent choquer personne et être compréhensibles par tous. Il s'agit donc de mettre à la disposition de tous des idées générales, généreuses, toujours bien formulées, qui énoncent le bien commun et l'attention aux plaisirs et aux douleurs de tout un chacun. La parole séductrice est lisse, elle appelle à un effort réel mais le sens proposé est minimal et dépourvu de toute charge d'anxiété. Pourtant un sens caché est fortement prégnant : si l'effort n'est pas fait, les gens ne pourront que s'en prendre à eux-mêmes de leur échec et de l'échec de la nation. La menace est claire bien que voilée ; chacun la perçoit et essaye, de son côté, de faire les bons choix. Il est pris ainsi dans un sentiment latent de culpabilité et il verra monter en lui, un sentiment de honte s'il n'a pu se montrer "à la hauteur". Cette menace implicite est quelque peu recouverte par la "théâtralité" dont fait preuve le stratège (comme le chef charismatique mais à un degré moindre). En effet, le stratège sait qu'il doit se montrer, haranguer ses collaborateurs, faire éclater ses marques de réussite. Cette théâtralité n'est efficace que si le "gagneur" manifeste dans sa conduite des traits "hystériques" c'est-à-dire est susceptible d'*érotiser* à son égard les rapports sociaux et libidinaliser sa parole (le propre de l'hystérie étant de ne pouvoir concevoir les relations inter-humaines que sous la forme d'un érotisme plus ou moins contrôlé) et pour atteindre ce but, d'être simultanément juste, sensible, compréhensif et dur sinon impitoyable. Aussi doit-il intégrer dans sa conduite "phallique" ce que les hommes ont nommé le modèle féminin en donnant à ce terme un caractère péjoratif. Le temps n'est plus au chef qui donne des ordres impérieusement mais à celui qui séduit, persuade, charme, anime et sait jouer avec les apparences. Il n'est pas question que l'individu se dresse seul contre les autres, il doit au contraire œuvrer à forger une *communauté* à laquelle chacun doit s'identifier et consacrer non seulement ses efforts

mais son être le plus intime. Le retour en force de la notion de communauté doit nous alerter. Le désir de communauté signe la nostalgie d'un temps (mythique naturellement) où les rapports humains étaient chaleureux, où le corps social n'était pas divisé ou, à tout le moins, traversé de contradictions et d'antagonismes difficilement réductibles, où une volonté commune était présente et où des comportements homogènes (ou bien stabilisés) étaient la règle. Dans une société où règne en fait la compétition à outrance, le mépris des vaincus et l'encensement des vainqueurs, l'appel à la communauté n'est rien d'autre que la mise en place d'un *imaginaire social* ayant pour but de masquer les clivages et de prendre les individus dans le leurre tissé par les dirigeants du corps social ; leurre qui énonce que si chacun fait don au corps social (ou à la partie du corps social à laquelle il appartient le plus étroitement) et à ses représentants, de sa vie physique et psychique et s'il renonce à ses désirs divergents, il sera dédommagé et sans doute *récompensé* par celui-ci. Il s'agit donc, pour tout homme, de mobiliser constamment ses affects comme son temps de travail pour la réussite du "groupe" dont il fait partie ou qu'il dirige car il sait, par expérience, que sa réussite individuelle sera jugée à partir de sa capacité à s'investir totalement dans le groupe, à l'idéaliser, à l'aimer au-dessus de tout. Un seul exemple : dans une grande entreprise, en France, si un cadre quitte son travail avant 20h, ses collègues lui disent : "alors tu prends ton après-midi aujourd'hui !". Un tel comportement montre bien que le *salut* n'existe que par l'intégration au "groupe" qui devient le corps transcendant quasiment sacré auquel on doit le sacrifice de sa vie. Ainsi la forme stratégique est-elle le nouvel avatar dérisoire de l'éthique protestante qui déclare, maintenant, que chacun doit remplir sa mission : de concourir à la plus grande gloire du "groupe" dont il n'est qu'un élément toujours remplaçable et susceptible d'être exclu le jour où sa performance ne sera plus reconnue comme suffisante.

Si les individus préfèrent oublier leur caractère irréductible, ne parviennent plus à aller à la quête de leur vérité et se font prendre dans cet imaginaire, rassurant au début mais qui les oblige à se surpasser tout le temps, le stratège aura gagné sa partie. Il aura étendu sa séduction sur le monde, fait semblant d'aimer les autres et de s'en préoccuper et il aura pu rassembler autour de lui des individus, qui auront renoncé à leur moi propre et qui seront prêts à le suivre partout en chantant ses louanges.

V - LA FORME DÉMOCRATIQUE

La figure du démocrate se laisse plus difficilement cerner, les définitions de la démocratie s'avisant extrêmement variées. Nous n'essayerons ici que d'avancer quelques traits qui nous semblent essentiels.

Le démocrate sait comme tout le monde qu'il vit dans un univers hétéronome où son action ne peut être totalement libre. Non seulement il a à prendre en compte le principe de réalité mais il accepte volontiers que sa conduite soit sur-déterminée par la tradition qui le porte et par la trajectoire historique et

personnelle dans laquelle il s'inscrit. C'est un homme de la "mémoire" dans la mesure où il se situe comme l'héritier de ceux qui l'ont devancé auxquels il paye sa dette même s'il doit remettre en question cet héritage. Pas de mégalo-manie donc, pas de désir d'être le premier ou le seul, pas de volonté d'auto-engendrement (comme chez le pervers) ou d'engendrement parthénogénétique (comme chez le paranoïaque), au contraire il sait ce qu'il doit à ses parents et à ses maîtres, et c'est parce qu'il le reconnaît qu'il peut aussi faire preuve, comme le disait Freud, d'une "*parcelle d'originalité et d'autonomie*". Cézanne ne craignait pas, au moment où enfin son génie était reconnu, de signer "*élève de Pissaro*". Il montrait ainsi qu'il avait su faire fructifier l'enseignement qu'il avait reçu, et qu'il n'aurait pu "conquérir" son style, s'il n'avait été guidé, un temps par celui qui lui avait fait découvrir (ainsi qu'à Van Gogh) la peinture "claire".

Le démocrate donc respecte l'histoire et la mémoire car il a la prescience de cette loi que formulait si bien Santayana, "*celui qui oublie ou méprise l'histoire est condamné à la revivre*". Il ne veut ni répéter l'histoire, ni être seulement le porteur de celle qui se fait, il veut être aussi un créateur d'histoire c'est-à-dire un homme qui, peu ou prou, a une influence sur l'histoire qui est en train de se faire. En lui résonne la phrase de W. Benjamin, "*tout homme est un personnage historique*".

Pour se concevoir tel, il doit donc reconnaître que, dans ce monde hétéronome, il peut faire preuve d'autonomie. Il a donc conscience de ses possibilités comme de ses limites. C'est un homme qui s'interroge, qui doute, qui a fait l'expérience de la perte et du manque, qui peut s'astreindre à un travail de deuil et qui cherche toujours la vérité même s'il a la conviction qu'il ne trouvera jamais. Il est plutôt du côté de la névrose (Freud parlait déjà du "*névrosé normal*") car il doit continuellement arbitrer entre les exigences des différentes instances de la personnalité (le ça, le moi, le surmoi, l'idéal du moi) tout en se rendant compte des trous existant dans son effort de maîtrise. Il se connaît, en effet comme étant autant sujet agi et parlé, que sujet agissant et parlant ; aussi doit-il tenir compte de ses désirs et de ses pulsions comme de l'existence des désirs et des pulsions des autres qui existent dans leur *altérité* spécifique ; aussi doit-il se maintenir sur la ligne de crête qui permet la jonction entre principe de plaisir et principe de réalité. Il est donc, comme l'indique J. Mac Dougall, quelque peu "anormal". Il ne se contente jamais de l'évidence et il a à faire avec ses contradictions et avec celles du monde. La transgression est son lot, l'invention ce à quoi il est condamné.

Mais d'être du côté de la névrose ne le rend pas pour cela "névrotique". Tout simplement, il comprend que son travail d'élucidation n'a pas de fin, que sa constitution en tant que sujet est toujours soumise aux aléas de la régression individuelle et de la répression sociale. Il comprend surtout que s'il veut se dresser comme un homme de conviction, un être consistant (et non totalement cohérent car il a conscience de ses manques et il essaye de les traiter), responsable devant lui-même et devant les autres, il ne peut rien entreprendre, dans la longue durée, tout seul. Certes à certains moments, sa parole n'aura pas

d'écho et il doit accepter d'être une voix "*clamans in deserto*", d'être maltraité et ridiculisé (tous les grands novateurs l'ont été), peut-être même d'être rejeté ou pis encore mis en prison ou liquidé. Il doit donc accepter sa solitude. Pourtant si son message a un sens, il faudra bien qu'il soit repris, nuancé, amplifié par d'autres. Il n'est donc pas d'histoire individuelle qui ne doive être portée par une histoire collective.

Mais ce qu'il dit (en acceptant le legs de ses pères et de ses compagnons), il le revendique, non pour asseoir son pouvoir, mais pour le triomphe des idées auxquelles il croit. Aussi la position qu'il occupe est-elle précise. Il s'énonce comme porteur de la *loi* (celle qui institue, autorise et interdit) et comme un homme revendiquant pour chaque homme le droit à l'existence et le droit au sens. Il est pris dans des réseaux de réciprocité. Il reçoit autant qu'il donne. Il se conduit, lorsqu'il est reconnu comme un père, comme un père bienveillant, qui aide les autres à se construire eux-mêmes et peut-être un jour à le renier. Il se met donc en situation d'être tué symboliquement et de ne pas voir la terre promise. Sa bienveillance s'accorde avec son courage et son intransigeance. C'est pour cette raison que S. Moscovici a pu nommer ce type de leader un "*leader mosaïque*". Mais son intransigeance n'empêche pas son écoute car il est prêt à discuter des idées d'autrui comme des siennes, devant tous, dans un espace public, comme l'évoque J. Habermas, et à agir de concert avec d'autres, comme le souligne H. Arendt. Il a donc comme credo la communication la plus authentique possible, avec lui-même et avec les autres. Aussi s'il respecte le narcissisme de vie qui est en lui, il ne cède à aucun culte de lui-même et il refuse les adorateurs. D'autant plus qu'il n'a pas la prétention de tout savoir et de tout maîtriser. Au contraire, il perçoit les diverses couleurs du monde, il est sensible à l'ordre qui surgit du désordre, il admet et encourage tous les mouvements novateurs qui surgissent pour amplifier son dire ou pour le contester. La démocratie est l'affaire de tous. Cet aphorisme n'est pas, pour lui, un slogan, mais la condition même d'une vie collective, qui ne fasse l'impasse ni sur les désirs d'harmonie ni sur les convulsions nécessaires. Aussi est-il à la fois ambitieux et modeste ; ambitieux pour tous, modeste quant à la valeur de son action.

Un tel portrait peut sembler idéalisé. Il l'est effectivement. Ce type de personnage est rare, tout individu étant traversé par la pulsion de mort. Dans le cas où il advient, nous quittons le monde des maîtres et des dominés pour entrer dans celui de la reconnaissance mutuelle. En tout état de cause, même si une telle figure ne se réalise jamais totalement, il n'empêche que tout leader démocrate essaye de mettre en œuvre certains de ses traits et que, de toute manière, elle inspire largement (ou elle devrait le faire) les conduites effectives de tous ceux qui se réclament du combat démocratique.

C'est bien en ce point que se situe la différence essentielle entre la forme démocratie et les autres formes. La première exprime "*le fleuve désordonné de la vie*" (G. Simmel), et la lutte de chacun pour advenir comme sujet individuel et collectif, les autres sont la manifestation du désir des dirigeants de régner sur un monde qu'ils maîtrisent et de mettre de l'ordre partout où sourd l'histoire.